

HISTOIRE CONDENSEE DE LA
LITTERATURE FRANÇAISE DU
MOYEN AGE AU XVIII^e SIECLE

法国文学简史

(中世纪至十八世纪)

卷 一

郭麟阁 编著



商务印书馆

Histoire condensée de la littérature
française (du moyen âge au XVIII^e siècle)

法 国 文 学 简 史

(中世纪至十八世纪)

卷 一

郭 麟 阁 编 著

商 务 印 书 馆

2000年·北京

图书在版编目(CIP)数据

法国文学简史 卷一:中世纪至十八世纪:法文/郭麟阁编. —北京:
商务印书馆, 2000

ISBN 7-100-02355-6

I. 法… II. 郭… III. 文学史-法国-法文 IV. 1565.09

中国版本图书馆 CIP 数据核字(96)第 23070 号

FĀGUÓ WÉNXUÉ JIǎN SHĪ
(ZHŌNGSHĪJÌ ZHĪ SHĪBĀ SHĪJÌ)
JUǎN YĪ

法国文学简史
(中世纪至十八世纪)

卷 一
郭 麟 阁 编 著

商 务 印 书 馆 出 版

(北京王府井大街36号 邮政编码100710)

商 务 印 书 馆 发 行

北 京 民 族 印 刷 厂 印 刷

ISBN 7-100-02355-6/H·621

2000年5月第1版

开本 787 × 1092 1/32

2000年5月北京第1次印刷

印张 11 ¼

定价: 16.00元

编 著 者 的 话

本书供我国大专院校法语专业高年级学生及研究生学习法国文学史时使用；法语教师和一般法语工作者也可做参考。

本书在马克思列宁主义、毛泽东思想指导下，批判地采用了法国著名文学批评家以及文学史家如圣佩夫、泰纳、布吕乃基耶、朗松、莫尔内以及包尔达斯等人的文艺理论观点；在研究中世纪文学时，对骑士文学和市民文学等做了较详细的分析，特别指出《列拿狐故事》这本书充分体现出法国中世纪市民文学的独特风格，历来被看作是法国古代文学遗产中的珍品，这本书是中世纪法国封建社会各种力量的矛盾和斗争的缩影。列拿狐代表了新兴的市民阶级——资产阶级。这一点同法国的文学史家意见完全不同。法国文学史家认为列拿狐是统治阶级内部中下层的一个成员。列拿狐所进行的斗争是统治阶级内部的斗争。在研究古典主义文学时，本书注意了当时的阶级对立和阶级分析，认为当时以路易十四为代表的君主专制政体不可能超出阶级之上，实际上他们代表了封建统治阶级贵族的利益。这一认识同法兰西一般的文学史家的观点也有所不同。再者，他们对中世纪农民运动“雅克团”以及十九世纪末巴黎公社文学、法国文学史一般避而不谈，即使谈也是寥寥数语。而本书对此做了较详细的论述。

此外，本书对法国各个历史时期的作家以及他们的文学

流派和著名作家的语言特征、作者风格、作品的艺术特色都作了较详细的分析和阐述。

本书在编写过程中,搜集了大量的材料,是我国第一部用法语撰写的法兰西文学简史。限于自己的法语水平以及对文学史资料的掌握范围,一定存在不少缺点和错误。诚恳希望读者批评指正。

编 著 者

一九八三年九月于北京

CHAPITRE I

La vue panoramique du Moyen Age

Le terme de "Moyen Age" désigne généralement une période intermédiaire qui sépare l'Antiquité des temps modernes. Une longue période qui s'étend de la chute de l'Empire romain d'Occident en 476 à l'effondrement de l'Empire romain d'Orient en 1453, lors de la prise de Constantinople par les Turcs. Ces repères, si commodes soient-ils, ne doivent pas nous conduire à considérer ces dix siècles comme un bloc historique homogène, absolument distinct de ce qui le précède et le suit.

Schématiquement on peut diviser cette longue période en "haut Moyen Age" et en Moyen Age proprement dit. On appelle "haut Moyen Age" la période de troubles et de gestation qui va du Ve au Xe siècle: des structures politiques se dessinent; dans les anciennes provinces romaines, des langues se dégagent peu à peu du latin qui a résisté aux bouleversements survenus. D'un commun avis, on place la naissance du français au IXe siècle. Vers cette époque, le latin cesse d'être parlé par la majorité des habitants. Même dans la prédication à l'église cette langue est évincée par le français (813). D'autre part, au Xe et au XIe siècle, les rapports féodaux commencent à se consolider. La France apparaît déjà comme un ensemble d'Etats vassaux, subordonnés les uns aux autres et reposant sur l'exploitation de la paysannerie serve.

Le Moyen Age proprement dit qui commence vers le XIe siècle est encore une époque de guerres intérieures, de violences

et de misères. Quoi qu'il en soit, il n'est pas non plus, comme aux siècles précédents, une époque d'ignorance profonde. Dès le XIIe siècle, et surtout au XIIIe, les études renaissent. Dans les grandes villes et surtout à Paris, les universités avec leurs collèges tiennent une place prépondérante dans la vie intellectuelle du pays morcelé en Etats vassaux. Cet "âge féodal" avec ses institutions féodo-vassaliques ainsi que les structures féodales de la société atteignent un véritable épanouissement : une langue maîtrisée et enrichie permet d'exprimer les conquêtes d'une civilisation naissante, fondée sur l'alliance de la foi chrétienne, de l'idéal chevaleresque et des institutions de la féodalité. Contrairement au passé, le public lui-même est souvent un public cultivé. Sans doute les grands seigneurs restent-ils encore grossiers, mais dès le XIIe siècle on voit naître partout une société courtoise éprise de belles manières et de pensées ingénieuses. La bourgeoisie surtout dans les cités riches, dans les communes, est très intelligente, faisant preuve d'un esprit curieux, vif, et mordant qui donnera plus tard naissance à une littérature d'observation.

Nous allons présenter comme suit les différents aspects de cette longue période que parcourent les courants contraires et qui ne donne souvent qu'une apparente homogénéité.

I Les conditions sociales et économiques

Parlons d'abord de l'état des classes sociales qui fournissent, à la littérature du moyen âge, des modèles, des auteurs et plus tard des lecteurs.

La société féodale du moyen âge est composée de deux classes essentielles : les féodaux qui possèdent la terre et les serfs qui la cultivent. Chaque seigneur féodal est le vassal d'un autre

plus puissant qu'il appelle son suzerain; tous sont vassaux du roi de France; mais celui-ci n'est que "le premier parmi les pairs et n'a pas le droit d'intervenir dans les guerres que mènent les seigneurs entre eux.

L'Eglise catholique est le principal soutien du régime féodal dans le domaine idéologique.

Entrons maintenant en détail dans la division de différentes couches et classes sociales de cette période:

1) *L'Eglise et le clergé* — L'Eglise possède une énorme force politique et spirituelle et tient en ses mains l'enseignement, les lettres, les sciences et les arts. Si donc on examine l'Eglise dans ses rapports avec la société d'alors, on devra en tenir le plus grand compte, puisque l'esprit public est toujours ou inspiré par elle, ou en réaction contre elle. Sans parler du rôle politique des papes et du clergé, ce qu'il faut surtout chercher à évaluer et à comprendre, c'est l'influence directe du clergé et des ordres monastiques sur la société française. En effet, le clergé se trouve, beaucoup plus que de nos jours, en contact quotidien avec tous les chrétiens. La vie sociale est en quelque sorte rythmée par la religion. Pas un acte de l'existence, depuis la naissance jusqu'à la mort, qui ne soit marquée par elle. Des églises où le riche et le pauvre sont prétendument égaux sous l'œil de Dieu, où la parole mielleuse du prêtre annonce la justice future pour adoucir les contradictions sociales et endormir l'esprit combatif des paysans, où l'enchantement artistique se mêle à l'attrait du mystère; des fêtes nombreuses et splendides, processions, cortèges, offices solennels, représentations théâtrales, etc. Voilà bien des attraits d'attirer et de charmer les masses crédules.

D'un autre côté, les moines, par leurs missions, leurs prédications, leurs travaux d'agriculture, d'architecture, de

peinture, d'enseignement, d'érudition, exercent aussi une grande influence sur la vie sociale. Il y a des moines de tout genre, depuis le bénédictin qui déchiffre et copie des manuscrits anciens jusqu'au trappiste qui cultive la terre; depuis le dominicain qui prêche la croisade contre les Albigeois, jusqu'au cordelier qui mendie de porte en porte pour subvenir aux frais de son couvent.

Bref, durant toute l'époque "ténébreuse" du moyen âge, le clergé représente à lui seul l'autorité morale, et les couvents sont les asiles inviolables où se conservent les traditions et les textes, mais encore les réfugiés politiques y sont protégés. Il n'est donc pas de genre littéraire dans lequel on ne puisse retrouver l'action et la collaboration des clercs. Les chevaliers faisaient la guerre; les bourgeois s'occupaient de leurs intérêts matériels; le peuple était illettré; seul le clergé détenait le savoir, sachant seul lire et écrire.

2) *L'aristocratie* — La société seigneuriale était à peu près organisée vers la fin du Xe siècle. Elle avait remplacé le régime carolingien de la "fidélité" par le régime de la féodalité. Celle-ci, qui a mis cinq cents ans à se constituer, apparaît établie avec sa hiérarchie et ses mœurs. Au sommet de l'échelle sociale se trouve le roi, le plus grand propriétaire foncier du royaume. Mais souvent son nom ne dit pas ce qu'il est effectivement, il n'est que nominal. Le pouvoir central est donc très affaibli; tout seigneur est maître dans son fief; le pouvoir local pour les vassaux et les sujets. Le seigneur obéit à son suzerain et commande à son tour au vassal qui lui prête hommage et serment. Le vassal s'appartient peu et doit toute sorte de services à son suzerain. Bref, l'édifice féodal est une hiérarchie où chaque seigneur a son rang, vassal de l'un, suzerain de l'autre.

Quelles étaient les origines de ces seigneurs? C'étaient soit de riches propriétaires dont les faibles avaient dû rechercher la protection, soit d'anciens fonctionnaires royaux qui avaient réussi à transformer en domaines personnels les territoires dont les rois leur avaient confié l'administration, soit de simples chevaliers dont les prouesses éclatantes les avaient signalés à l'attention de leur suzerain et qui avaient obtenu de celui-ci des fiefs. Le pays sur lequel s'exerçait l'autorité du seigneur s'appelait la "seigneurie". Quelle que fût l'étendue de la seigneurie, qu'elle comprît une province entière ou seulement une agglomération de quelques villages, le seigneur y régnait en maître, il percevait des redevances, rendait la justice et avait le droit de la guerre. Comme disait A. Luchaire dans son ouvrage «les Premiers Capétiens» "L'âge féodal se symbolise exactement dans le château, le seigneur, comme le roi, avait sa capitale" le château est, à la fois sa demeure et sa citadelle.

La chevalerie était une institution militaire féodale, propre à l'ordre de la noblesse, et dont les membres étaient consacrés religieusement. Léon Gautier disait: "La chevalerie, c'est la forme chrétienne de la condition militaire." Luchaire estime que le chevalier est "l'ancien cavalier carolingien, l'homme libre assez riche pour s'équiper complètement à cheval". Quelle était donc l'éducation des chevaliers? L'enfant d'un seigneur, dès son enfance était préparé à être un homme d'action. A quinze ans il savait monter à cheval, tirait de l'arc et maniait des armes. Il quittait alors la maison paternelle pour aller parfaire son éducation chez un seigneur renommé. Il lui servait pendant trois ou quatre ans à titre de damoiseau, de valet ou d'écuyer. Il le servait à table, l'aidait à s'habiller et à se déshabiller; il entretenait ses armes et l'accompagnait dans les guerres. Entre temps, il apprenait le maniement des armes dans la cour du

château et s'escrimait contre des mannequins. Vers l'âge de dix-huit ou vingt ans, l'apprentissage militaire était terminé; dès lors le jeune homme était jugé apte à devenir chevalier. On lui remettait ses armes dans une cérémonie solennelle appelée adoubement. Son parrain lui chaussait l'éperon droit, lui donnait l'épée et la lui attachait au côté gauche. Après quoi il le frappait du plat de la main sur le cou, derrière la tête: C'est ce qu'on appelait l'accolade. A partir de ce jour, le jeune homme était devenu chevalier.

Quand on parle du chevalier du moyen âge, on a la tendance de simplifier à l'excès un type qui a évolué à travers les âges. La littérature nous peint deux types du chevalier: le féodal, celui de la Chanson de Roland, de Raoul de Cambrai, etc. dont la particularité ne peut s'expliquer que par les rapports de vassal à suzerain; et le chevalier courtois, celui qui, au XIIIe siècle, sous l'influence des littératures provençale et bretonne et de la civilisation de l'Orient, obéit à un code particulier de l'honneur et de l'amour. Ces deux types correspondent à une transformation réelle de la vie sociale entre les XIe et XIIIe siècles.

Quelles étaient les occupations ou les conditions de vie des seigneurs?

Les principales occupations des seigneurs étaient la guerre, les tournois, la chasse et les fêtes. La guerre était l'occupation favorite de ces gens violents et grossiers, naturellement portés aux faits d'armes et qui se lamentaient de mourir de maladie dans leur lit, parce que c'était mourir "comme une bête". On faisait la guerre à ses voisins sous des prétextes plus ou moins plausibles. Les guerres incessantes que menaient entre eux causaient des dommages considérables aux paysans.

A défaut de la guerre, le seigneur organisait les tournois.

Les tournois qui devinrent plus tard des simulacres de combat en champ clos entre deux hommes, furent à leur origine de véritables batailles entre deux troupes. Au temps de Philippe-Auguste, un tournoi à Lagny-sur-Marne réunit trois mille adversaires de tous pays. Un tournoi, c'était aussi un désastre pour les paysans de la localité.

Pour se distraire, les seigneurs faisaient organiser des fêtes. Celles-ci consistaient en particulier en festins de grande pompe. Ces festins étaient coupés et suivis de représentations où paraissaient les jongleurs, musiciens, acrobates, jouant de la harpe, de la vielle, de la cornemuse, faisant des tours de force, montrant des marionnettes ou des animaux savants. Puis venaient les conteurs, trouvères dans le nord, troubadours au midi; ils récitaient des fragments des chansons de geste; les aventures romanesques de Lancelot, de Perceval, et les exploits de Charlemagne, de Roland et de ses compagnons réjouissaient grandement le cœur de ces hommes de guerres. Voici comment E. Herriot, ancien maire de Lyon, nous trace en quelques traits un tableau sommaire de la vie du seigneur du moyen âge: "Dans ce château, le seigneur a sa cour. Mais il vit surtout au dehors; même quand il n'est pas ignorant, il a peu de goût pour l'étude. Il monte le cheval et manie les armes. Les chansons de geste nous montrent sa vie. Il guerroye souvent ou combat dans les tournois. Durant la paix, il chasse, suit les exercices religieux, joue aux échecs ou aux dés, rend la justice; parfois des jongleurs errants viennent le distraire." (*Précis de l'Histoire des Lettres Françaises*, p.20)

Pour pourvoir à son besoin qui grandissait sans cesse, le seigneur, propriétaire de la terre, exploite féroce ment le paysan en s'appropriant le produit de son travail supplémentaire. Le paysan paie des redevances, à l'origine en nature, sur tous pro-

duits de sa tenure; il doit en outre des corvées, travail gratuit sur les terres que le seigneur garde pour son usage. En outre, le seigneur lève sur lui des contributions au début très diverses et non périodiques. A part la perception des redevances, contributions sans nombre, beaucoup de seigneurs empruntaient ou se livraient au brigandage. Ils détroussaient les voyageurs, pillaient et rançonnaient les marchands passant près de leur château.

3) *La bourgeoisie* — La bourgeoisie se formait avec le renouveau des villes. Ruinées pour la plupart par les premières invasions des peuples germaniques, les villes, sous le règne de Charlemagne avaient en partie recouvré leur ancienne prospérité. Mais les invasions du neuvième siècle les avaient de nouveau fait tomber à rien derrière les murs d'une étroite enceinte. Par contre, certains gros villages pour se mettre à l'abri des brigandages des seigneurs, s'étaient groupés et entourés de fortifications: on les appela alors bourgs, d'où le nom de bourgeois donné aux habitants. Villes et bourgs furent comme de grands châteaux forts et eurent aussi leur seigneur, l'évêque ou le comte. Comme les paysans étaient soumis à des redevances, à des tailles et à des corvées, toutefois, les bourgeois souffraient beaucoup moins que les paysans de l'oppression seigneuriale, du fait qu'ils n'étaient pas isolés. La population des villes était formée par les marchands et les artisans. Or, les uns et les autres se groupaient en associations, ghildes, hanses, corporations. Ainsi réunis et grâce à leurs efforts conjugués, ils étaient en état de s'entraider et présentaient une force de taille à résister aux exactions des seigneurs.

Les corporations et les hanses, déjà existantes mais faibles encore au Xe siècle, gagnèrent en force au siècle suivant grâce au puissant mouvement commercial déterminé par les croisades.

Gens de métier et marchands, enrichis en fabriquant et en fournissant aux seigneurs les nombreux objets nécessaires pour la vie ainsi que pour les expéditions lointaines, voulurent dès lors jouir en toute sécurité des biens péniblement acquis au prix du sang et de la sueur, cherchèrent donc à mettre un frein aux exigences inassouvies des seigneurs. Les efforts pour y parvenir commencèrent aux dernières années du XI^e siècle et devinrent particulièrement énergiques au XII^e siècle, pendant les règnes de Louis le Gros et de son fils Louis le Jeune (1108 — 1180). La tactique de leur lutte était la suivante: Tous les bourgeois d'une même ville, marchands et artisans, se réunissaient et se prêtaient "un serment de secours mutuel" dans leur revendication. Ils formaient ainsi une "conjuración" ou bien encore une commune jurée. Grâce à leur lutte, les seigneurs étaient souvent obligés de céder du terrain et de donner de la satisfaction à leur demande. C'était ainsi que la plupart des villes et des bourgs obtinrent ce que l'on appela des libertés et des franchises. Elles leur furent même assez souvent accordées par un acte gracieux des seigneurs. Les villes ainsi dotées de franchises garanties contre l'arbitraire seigneurial étaient appelées "villes de bourgeoisie".

Loin de se contenter de ces franchises garanties les bourgeois des villes où le commerce était plus actif et la prospérité plus grande, voulurent et obtinrent le droit de se gouverner eux-mêmes en constituant de véritables républiques.

Dans ces républiques, nommées communes dans le nord, municipalités dans le midi, les bourgeois réunis en assemblées, élisaient eux-mêmes les magistrats, échevins au nord, consuls au midi, chargés des rênes du gouvernement. C'étaient ces magistrats qui rendaient la justice, percevaient les amendes, levaient les impôts, payaient la redevance fixe due au seigneur,

commandaient la milice. La commune avait même le droit de guerre et de paix; elle avait son château, l'hôtel de ville ou maison commune.

Au point de vue littéraire, il y gagne aussi une indépendance relativement grande qui explique le grand développement du genre satirique du XIIe au XVe siècle. La bourgeoisie, comme nous l'avons dit plus haut, surtout dans les cités riches, dans les communes, est très intelligente; elle entend non seulement son métier, mais aussi la culture. Les fils de riches bourgeois allaient s'instruire dans les collèges ou les Universités.

4) *Les paysans ou les serfs* — Au moyen âge, les paysans dans leur immense majorité sont serfs. Au Xe siècle l'immense masse paysanne, déposée ou chassée par les seigneurs, est devenue serve. Les serfs mènent une vie misérable, victimes d'une exploitation extrêmement cruelle de la part du seigneur. Si le serf ne peut plus être tué comme l'esclave dans l'antiquité, il peut être acheté, vendu, cédé avec le lot de terre, sa tenure, qu'il cultive. Il n'est pas libre: il ne peut ni quitter la terre, ni accomplir certains actes de la vie civile (mariage, héritage etc), sans l'autorisation payante du seigneur. Ses enfants peuvent être partagés entre plusieurs seigneurs.

Les paysans sont taillables et corvéables à merci, comme nous l'avons dit plus haut. Ils sont astreints à des corvées et des contributions sans nombre. Ils doivent produire ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie de leur famille et de celle du seigneur: le temps qu'ils y consacrent s'appelle "le temps de travail nécessaire". Pendant le reste du temps, il travaille gratuitement pour le compte du seigneur; celui-ci s'approprie entièrement les produits de ce travail supplémentaire. D'ailleurs, le seigneur ne met pas en balance le travail des

paysans, leur vie même et son propre plaisir: chasses, tournois et guerres, qui se succèdent, font des dévastations continuelles aux tenures et villages sans parler du brigandage seigneurial qui est presque de règle.

Le paysan souffre d'autant plus de cette exploitation et oppression cruelles que la production est basse, du fait de l'état arriéré des instruments aratoires et des méthodes de culture. Le paysan est non seulement victime de toute sorte de ravages venant de la part du seigneur, mais encore il est à la merci de tous les caprices de la nature. Par conséquent, misère, disette, famine sont le lot ordinaire des serfs. Les chroniques des Xe-XIe siècles abondent en descriptions sur le sort lamentable des paysans: d'après des statistiques du temps, on constate sur soixante-treize années, quarante-huit de famine, pendant lesquelles les hommes mangent de l'herbe, de l'écorce de l'arbre et se nourrissent même de chair humaine.

Aux souffrances physiques horribles s'ajoute l'humiliation morale. Ces hommes de peine, dont le travail manuel épuisant fait vivre le seigneur oisif, sont l'objet du mépris et de la risée et considérés comme "des bêtes parlantes ou des êtres "mineurs".

Là où il y a oppression, il y a lutte. Quoique l'écrasante emprise de l'Eglise vienne justifier cette exploitation qui est érigée en loi, les paysans impitoyablement pressurés, cherchent à secouer le joug seigneurial. Alors que le mouvement communal, commencé au XIe siècle, atteint son apogée au siècle suivant, la lutte paysanne prend, elle aussi, un grand essor. Mais jusque-là les soulèvements paysans restaient des cas exceptionnels et de petite envergure. Les chroniques mentionnent toutefois un rassemblement assez considérable de paysans normands à la fin du Xe siècle: ceux-ci, à bout de

souffrances, avaient décidé de vivre “librement”. Le duc de Normandie Richard II (surnommé le Bon!) réprima le soulèvement par ses troupes en faisant couper les mains et les pieds à des dizaines de serfs, pour faire un exemple. Mais le mouvement communal dans les cités et les bourgs, le développement économique de la bourgeoisie et l'affaiblissement de la puissance seigneuriale sont autant de facteurs favorables à l'action paysanne.

Aux XIV^e et XV^e siècles éclate la guerre de Cent Ans (1337 — 1453). Cette grave crise met en question l'existence même de la nation française et la solidité déjà grande des éléments nationaux. Dès le début du XIV^e siècle, le féodal connaît d'importantes difficultés économiques. Les rapports de production féodaux entravent déjà le développement de nouvelles forces productives. L'état de guerre incessante aggrave encore davantage la situation. La féodalité cherche naturellement à faire retomber sur les autres classes, la bourgeoisie et la paysannerie, la crise qu'elle subit. Le seigneur tente de revenir sur les limitations de toutes sortes qui lui ont été imposées au cours des siècles précédents, lors du mouvement communal. De leur côté, les paysans, directement exploités par le seigneur, sont les victimes les plus frappées. Sans parler de l'augmentation incessante des redevances et des corvées, le seigneur essaye de s'approprier même les communaux à son propre usage. Ces biens communs à tout le village qui consistent en général en prés et bois, fournissent aux paysans des ressources complémentaires indispensables à la subsistance de leur famille, les tenures étant petites, peu productives et chargées d'impôts écrasants. Les villes connaissent, elles aussi, misère et famine. La bourgeoisie riche est gênée par la désorganisation et le pillage du royaume, par l'anarchie complète qui règne dans le pays mis à feu et à